

CARACTERES

D'HIER, D'AUJOURD'HUI
ET (PEUT-ETRE) DE TOUJOURS

SOMMAIRE

I	ORDINAIRES	5
II	LA SOTIE POLITIQUE	99
III	LA COMEDIE INTELLECTUELLE	161

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8496-0

© Philippe Martial 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

AU LECTEUR COMPLICE

Des « caractères » ? Refaire ce que Théophraste et La Bruyère ont déjà fait et si bien ? Pourquoi ? La raison est simple : l'on ne côtoie pas, des années et des années durant, trois ou quatre centaines d'êtres humains, sans les observer quelque peu.

De temps à autre, j'ai cru saisir un ressort essentiel dans la machine des conduites et l'automatisme des actes. Y compris en moi-même, assez souvent et sans nul plaisir ; le constat m'incitait à extraire ce facteur pour mieux l'examiner ; ce faisant, je ne laissai pas de prendre des notes. Tout en sachant que je simplifiais, chaque fois que je réduisais quelqu'un à un « caractère », c'est-à-dire à un schéma fictif. Alors que les personnes réelles ne sont pas d'une seule pièce ; elles sont infiniment complexes.

Plus tard, je me suis amusé à retoucher mes esquisses, à préciser linéaments et croquis, en essayant de les mettre au point ; autrement dit, j'ai voulu exécuter, parfois dans le sens cruel du terme.

*Ce n'est pas que je prétende juger moralement ; avant tout, plus que tout, je cherche à démonter la **mécanique**, c'est-à-dire à démêler le rouage des instincts, pulsions, penchants personnels et interdits sociaux, qui tous nous déterminent ; au point de faire de nous des robots ou des marionnettes.*

Dans leurs grandes lignes, les figures que voici sont des croquis pris sur le vif ; d'où s'impose quelque devoir de prudence. Même s'il est constant que personne ne se reconnaisse dans un portrait, toutefois, quand on croque, en frôlant de si près la malveillance, l'on ne saurait prendre assez de précautions. Pour éviter de blesser, il importe bien sûr de changer le nom, parfois le genre, ainsi que le décor des circonstances.

Cette altération n'annule pas le plaisant du genre : on a beau affubler la victime d'un faux-nez, le lecteur s'excite à percer le modèle sous le masque, en espérant identifier la caricature et retrouver en elle l'une au moins de ses connaissances, dont il puisse ainsi moquer les travers ou les vices. Avec l'assistance du dessinateur. Et en toute générosité, comme il se doit.

Philippe MARTIAL

I

ORDINAIRES

Bertold est un fils unique adoré de sa mère. A force de lui redire qu'il était le plus beau, le plus grand et le plus fort, Maman lui a forgé un EGO monstrueux, sans lui donner le moindre soupçon de cette monstruosité. L'enfance de Bertold fut un temps de pure magie, qui ne lui inculqua nulle des disciplines qu'imposent les servitudes de l'existence. Faute de rivaux précoces, il n'a pas contracté l'habitude de la vie en commun, qui se prend plus facilement dans les fratries des familles nombreuses ; et, sans le savoir, il ne conçoit aucune des règles qui font que l'on peut se côtoyer ou se mettre ensemble, sans se gêner réciproquement. Et puisqu'il ne les connaît pas, il ne connaît pas non plus qu'il les viole à tout instant.

Parce que nul frère ou sœur ne l'a jamais contredit et qu'au contraire, Maman disait tendrement : « *Bravo, mon petit chéri... Très bonne idée...* », Bertold n'a pas acquis le moindre sens de la *relativité*, et n'imagine même pas qu'il y ait d'autres *points de vue* que le sien ; il ne doute pas d'avoir toujours raison ; comment saurait-il se remettre en cause ? Il ne peut même en former l'idée. Il n'écoute et ne croit personne. L'expérience d'autrui est sans valeur à ses yeux. Même cruciale. Car il préfère sa propre opinion ; il se préfère en tout. Inutile de lui demander aide ou secours : il ne pense qu'à lui.

Incapable de se mettre à la place d'autrui, il ne peut se figurer qu'il gêne. Un exemple : ne songeant qu'à ses aises, il débarrasse ses mains et pose n'importe où ce qu'elles tiennent, sans voir qu'il sème des obstacles sur

tous les parcours. Vous ne pouvez vous déplacer sans heurter quelque chose.

Bertold ne supporte pas de vivre seul, tellement il a pris l'habitude d'être servi. Ce privilégié ne sait rien des soins du ménage ; il n'y songe même pas. On doit passer derrière lui. Il n'a aucun sens du rangement et ses affaires traînent ici et là. Ranger ? Les bonnes s'en chargeaient. Bertold met tout le monde à son service. Travailler, pour lui, c'est réclamer de l'assistance, donner des ordres ; il demande et commande... Quand nous sommes ensemble, je reconnais les traits caractéristiques du fils unique bien protégé : je vois le berceau et le bébé ; ainsi, il me parle à tout moment, sans vérifier si je suis à portée de l'entendre. Je suis sûr que Maman accourait au bruit du moindre babil. De même, quand il a besoin de moi, il ne se dérange pas ; il appelle ; c'est à moi, comme faisait Maman, de quitter ce qui m'occupe et de venir à lui.

Aujourd'hui, dans un grand magasin, Bertold court partout, et disparaît à tout moment ; sans se soucier de voir si je suis à même de le suivre ; à cette indifférence, je devine que Maman était toujours sur les talons du marmot, à le surveiller ; il ne risquait pas de se perdre. Si sa mère avait eu six enfants, elle aurait été contrainte de lui apprendre à rester près d'elle, à portée de vue.

Bertold n'écoute pas ce qu'on lui dit, car il est habitué à parler et non à écouter ; c'est lui qui était écouté. Maman tendait l'oreille, souriait, acquiesçait... Aussi, dès qu'on ouvre la bouche, s'empresse-t-il d'interrompre, pour parler lui-même. Et de quoi parle-t-il ? De ce qui est le plus intéressant au monde : *sa propre personne* ; un sujet passionnant ; Bertold nous fait partager sa passion. Et de lui, nous devons beaucoup et longuement connaître : les épisodes de son existence, ses plaisirs, ses amours, ses malheurs... Qui valent d'être contés...

Sur tout et n'importe quoi, Bertold donne son avis ; il fait savoir ce qu'il aime et nous apprend ce qu'il n'aime pas. N'est-il pas naturel que nous approuvions ses goûts ; et capital que nous adoptions ses préférences ?...

Des années durant, Bertold imposa le récit de ses projets, de ses aléas professionnels, de ses efforts, de ses réussites... Depuis qu'il vieillit, le sujet du jour est sa santé ; il se plaint de l'aube au soir... Il dit les maux et les douleurs de l'âge, il détaille les symptômes, forme des hypothèses, annonce qu'il va consulter, donne le diagnostic d'un premier médecin, puis celui d'un second ; nous avons droit aux prescriptions, à la fréquence et à la couleur des pilules... Il faut compatir.

Certains mortels ont un *Surmoi* persécuteur ; celui de Bertold n'est pas cruel. Bertold n'a aucune idée de ce qu'il est. Sa candeur est pure : il croit bien faire ; il ignore à quel point il est *difficile à vivre*.

La bonne conscience est souvent l'effet d'un égoïsme qui s'ignore. *Bonne conscience* et *inconscience*, n'est-ce pas la même chose sous deux noms ?

Bertold a la chance de jouir d'un fort complexe de supériorité.



Louis-René est un bavard excessif. Quoique plaisant. Son brio amuse les salons de Paris : croquant les célébrités, Louis-René charge le comique de ses portraits, tourmente les ridicules... Plus que tout, la morale est son affaire, mais sans rien de morose : ce satiriste fouille avec

gaieté la vie douteuse des puissants ; il dénonce en riant turpitudes, corruptions et trafics... Disons qu'en public Louis-René s'ébat tout à son aise dans l'anecdote osée et s'ébroue avec bonheur dans le louche et l'indécent.

Aussi on fait cercle autour du conteur ; on espère quelque imprudence utilisable ; on guette ; il s'épanche ; il va se trahir...

Louis-René s'abandonne en mille secrets. Mais ce sont tous *secrets de Polichinelle*. Sous couvert de confidences infinies, il trompe son monde, car il confesse ce que le monde sait, a su ou peut savoir. Il se garde bien de lâcher rien de sérieux, si peu soit-il, qu'il ait appris ou surpris ; il mesure très exactement ce qu'il faut taire.

Vous êtes déçu. Vous n'êtes pas le seul. Apprenez que Louis-René n'a jamais rompu un *authentique* secret.

Encore enfant, il a lu que Mazarin était un faux bavard.



N'ayez pas ce malheur d'avoir **Louis** pour collaborateur ; il travaille peu et ce peu est consacré à faire savoir qu'il travaille. Quand il travaille... Car il a cent prétextes pour ses multiples absences ; son imagination est plus féconde que celle d'un romancier. Il faut reconnaître que la morale a toujours sa part ; le plus souvent, Louis *doit* soigner sa vieille mère, une santé fragile, qui pour la vingtième fois, est au plus mal, mais grâce à Dieu finit par s'en tirer ; jusqu'à la vingt-et-unième et toute prochaine alerte.

Aujourd'hui, Louis travaille. C'est-à-dire que juste avant le milieu de la matinée, il commence par téléphoner de chez lui et là, façon d'expliquer son *léger* retard, vous assomme de plaintes ; comme hier et avant-hier, et les jours précédents, le pauvre a passé une très mauvaise nuit. Mais il tient malgré tout à faire l'effort de se rendre au bureau. Il ne manque pas de téléphoner à nouveau, pour signaler qu'il vient d'arriver ; il est à votre disposition ; et vous pouvez lui demander tout ce que vous voulez ; puis il téléphone, une fois de plus, afin de vérifier qu'il a bien compris votre demande ; il appelle une quatrième fois, pour vous apprendre qu'il a trouvé un document ; et puis encore, pour indiquer, avant de l'ouvrir, qu'il va l'ouvrir...

S'il vous importune par ses appels incessants, en revanche, vous ne pouvez pas le joindre : à peine arrivé au bureau, Louis se pend au téléphone, pour converser durant des heures avec ses parents et amis. Quand vous allez le surprendre, il raccroche en disant : « *Je te rappelle tout à l'heure.* » Il finit par acheter un *portable*. Il est heureux que Louis ne téléphone pas à deux personnes en même temps.

Vous avez du mal à lui arracher un minimum de dactylographie ; il faut longuement insister pour qu'il daigne prendre en note vos demandes ou vos observations ; sinon, il a le front de répliquer : « *Vous ne me l'avez pas dit !* »

Avec Louis, soyez patient ; et prenez des précautions ! Que si vous risquez une allusion à ses absences, ou lui donnez un conseil, à peine un ordre, Louis observe, comme en passant, qu'il ne supporte pas les patrons qui se conduisent en *petits chefs* ! Il vous le signifie, assez souvent. Vous voilà prévenu...

A la fin, vous vous fâchez ; vous lui dites son fait ; alors il disparaît pendant un mois ; il a trouvé sans peine le médecin complaisant, dont le fréquent certificat ordonne un